



michael gira

UN AMOUR DE SWAN

Après deux albums qui les ont vus revenir sur le devant de la scène, les Swans récidivent avec *To Be Kind*, monument de deux heures qui tutoie les dieux et confirme leur ascension au firmament du rock contemporain. Pour rien au monde nous n'aurions raté l'occasion d'un face-à-face avec leur leader Michael Gira, de passage à Paris pour un concert solo.



« Je ne conçois pas un album comme une succession de chansons distinctes, mais comme un ensemble d'un seul tenant. » MICHAEL GIRA

Groupe radical issu de la scène *no wave* ayant amorcé un virage néofolk dans les années 1990, Swans aurait pu finir en eau de boudin, comme nombre de vieux groupes qui se reforment le temps de quelques dates, histoire de glaner ci et là quelques cachets mirobolants en exploitant un répertoire vieux de trente ans. Mais c'était sans compter sur l'intransigeance et la ténacité de Michael Gira, qui décide, après une traversée du désert dans les années 2000, de renouer avec la formation originale – et d'y réinjecter du sang neuf en s'entourant de nouvelles recrues.

L'année 2010 voit le groupe revenir en force avec un premier album qui défraie la chronique (*My Father Will Guide Me Up a Rope to the Sky*) et un chapelet de concerts cyclones procurant une expérience exaltante, tant pour le public que pour les musiciens. Le double LP *The Seer*, deux ans plus tard, grimpe encore d'un cran dans la démesure tandis qu'un auditoire de plus en plus large accourt à leur grand-messe post-punk dont l'intensité ne faiblit pas d'un iota, rappelant les grandes heures de The Birthday Party ou d'Einstürzende Neubauten. *To Be Kind* vient aujourd'hui couronner cette discographie avec un chant d'amour épique, incantatoire, d'une ferveur quasi religieuse. Et cela relève presque du miracle : le public comme la critique tombent unanimement à genoux, envoûtés par le charisme de Gira et la vigueur terrassante de ce « *bluegrass* sous stéroïdes », pour reprendre ses propres mots.

Intimidant au premier abord par sa stature colossale et son air patibulaire – il aurait fait un caméo idéal dans *True Detective* –, Gira se révèle profondément *humain*, se livrant avec générosité et affabilité à l'exercice de l'interview, aussi loin de l'exercice mécanique des effigies du showbiz que de sa réputation usurpée de tyran. Cigare au bec et Stetson vissé au crâne, ponctuant ses réponses d'un rire de stentor, il nous accueille de bon matin (et de bonne humeur) dans le patio de son hôtel, quelques heures avant son concert solo à l'église Saint-Merry.

J'ai écouté *To Be Kind* une dizaine de fois en quinze jours, j'ai été littéralement subjugué. Le mot « *love* » y revient comme un leitmotiv. Tu y célèbres un amour total, absolu, inconditionnel...

Michael Gira : (Rires.) C'est une célébration, oui. Une formidable célébration. Merci d'y avoir consacré autant de temps. Si tu l'as écouté dix fois, ça veut dire que tu y as consacré vingt heures de ta vie (rires) ! Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'agit pas d'un album concept. Je fais tout à l'instinct, sans intellectualiser. Quand je conçois un album, je réfléchis à la manière dont les chansons vont s'articuler et se répondre entre elles, j'ai seulement la tonalité et l'atmosphère générale en tête. Je

ne conçois pas un album comme une succession de chansons distinctes, mais comme un ensemble d'un seul tenant.

Tu insistes d'ailleurs pour

que tes albums soient écoutés d'un bout à l'autre sans interruption.

Effectivement, j'exige un certain degré de concentration de la part de l'auditeur, j'estime que lorsqu'il écoute un album de Swans, il ne doit rien faire d'autre pendant deux heures. C'est comme cela que la musique est conçue et c'est comme ça qu'elle doit être écoutée. Le problème, c'est qu'avec le téléchargement sur iTunes, les gens écoutent les morceaux dans n'importe quel ordre. La dématérialisation a fait beaucoup de tort à la musique en empêchant les gens de se concentrer sur l'expérience profonde de l'écoute.

Tu es au demeurant très actif sur les réseaux sociaux.

Je ne vis pas dans la nostalgie du passé, je m'adapte à cette technologie omniprésente. Mais c'est terrifiant de constater que de nos jours plus personne n'arrive à se concentrer plus de quelques minutes, on est arrivé à une déperdition extrême de l'attention. Or, la musique que je fais requiert d'être écoutée avec la plus grande acuité, sans rien faire d'autre. Les gens ne vivent plus d'expériences directes, ils filment ou commentent les événements au moment même où ils sont en train de les vivre, ils sont devenus spectateurs de leur propre existence. C'est un véritable fléau. Je pense vraiment qu'on est sur le point d'amorcer une mutation génétique qui ne laisse rien présager de bon pour l'humanité.

Les notions de pouvoir et de domination étaient très présentes dans les premiers albums de Swans. Tu abordes désormais cette thématique de manière plus littérale, en lien avec l'histoire des États-Unis et les sources mêmes de la civilisation actuelle. *Bring the Sun/Toussaint L'Ouverture*, le dyptique de trente-quatre minutes qui est au cœur de l'album, évoque la révolution haïtienne et l'abolition de l'esclavage. C'est véritablement une ode à la liberté, à l'émancipation...



MICHAEL GIRA

Né en 1954, Gira fonde le groupe Swans en 1982 à New York où il se ramifie à la *no wave*, un courant d'avant-garde né autour de groupes *art punk* tels que Mars, DNA, Theoretical Girls, Teenage Jesus and the Jerks ou Sonic Youth. Sa compagne Jarboe, avec laquelle il forme le duo World of Skin, aura par la suite une importance décisive sur le son du groupe. Il monte son propre label Young God Records, qui révélera notamment Devendra Banhart, Lisa Germaine et Akron/Family. En 1998, il met fin à Swans pour former le groupe Angels of Light, puisant ses racines dans le folk et l'américana. Six albums plus tard, il ressuscite Swans sous la forme d'un sextet. S'ensuivent deux albums acclamés par le public et la critique : *My Father Will Guide Me Up a Rope to the Sky* en 2010 et *The Seer* en 2012. Leur nouvel album, *To Be Kind*, est signé en Europe sur Mute. JULIEN BÉCOURT

Cela m'est venu en lisant une biographie de Toussaint Louverture, qui relate cette histoire incroyablement psychédélique et fascinante, pleine de sang, de magie et de violence. C'est à la fois d'une brutalité terrifiante et d'une très grande beauté. Les mots que je clame auraient pu être prononcés par Toussaint, je me suis mis à sa place. En menant la première révolte des esclaves à Saint-Domingue en 1791, il a changé le cours de l'histoire et de la civilisation. Les Noirs sont parvenus à vaincre Napoléon et ses troupes en s'alliant avec les colons espagnols, qui ont fait preuve d'une cruauté et d'une violence inimaginables. Napoléon était anéanti, il n'avait plus un centime de trésorerie et c'est comme ça qu'il a été obligé de céder la Louisiane aux États-Unis. J'encourage tout le monde à se plonger dans ce livre, c'est absolument passionnant. Pour autant, je ne cherche pas à donner une leçon d'histoire – c'est une simple chanson. J'essaie de reconstituer une atmosphère, en la vivant de l'intérieur. C'est un peu comme un film sonore.

To Be Kind possède d'ailleurs une dimension très cinématographique, il s'écoute presque comme on regarderait un film de Terrence Malick ou de Paul Thomas Anderson. On y retrouve la même ambition totalisante, le même lyrisme. À l'inverse, les premiers albums sont beaucoup plus âpres, ils s'apparenteraient plus à des courts métrages expérimentaux. Tu veux dire qu'on est passé de *The Act of Seeing with One's Own Eye*, de Stan Brakhage, à *There Will Be Blood* (rires) ?

Oui, voilà ! D'ailleurs, tu t'apparentes presque à un metteur en scène quand tu diriges tes musiciens. Oui, réaliser un disque, c'est un peu comme réaliser un film. Je dois être présent partout, m'occuper du moindre détail, voir si tout fonctionne bien séparément, puis ensemble, et ensuite

connaissance de Gaspar Noé, un réalisateur que j'admire beaucoup et qui voulait me rencontrer. Je ne sais pas si cela l'intéresserait lui, mais oui, pourquoi pas, s'il me le propose. J'ai passé un bref moment en sa compagnie, on a juste bu un coup ensemble en échangeant quelques mots. C'était une conversation plaisante, il a seulement fait une drôle de tête quand je me suis mis à lui parler de Dieu (rires) !

Tu as toujours entretenu un rapport ambigu à la religion...

Figure-toi que je suis plongé dans la Bible en ce moment, et c'est captivant ! Tout y est : l'amour, la trahison, la violence, la haine, la guerre... C'est tout de même incroyable pour un livre sacré qui remonte à la Mésopotamie antique. Comme quoi, rien n'a vraiment changé dans l'humanité. J'ai grandi dans une famille très pieuse et la spiritualité a toujours conditionné mon existence, sans pour autant qu'elle soit liée à une croyance particulière. Il m'arrive d'aller à l'église, même si je ne suis pas croyant. Cette aspiration au sacré, à la transcendance, est pour moi inhérente à la condition humaine. Je ne me suis pas converti pour autant. Je cherche à évoquer un sentiment religieux, mais je ne m'intéresse pas à la religion en tant que telle. C'est une aspiration à l'extase que je rapprocherai plutôt du sexe tantrique.

Tu es entré en art school à New York après une jeunesse tumultueuse faite d'errance, de deal, de prison... L'art et la musique t'ont en quelque sorte sauvé la vie ?

À vrai dire, je n'étais pas spécialement doué pour la musique, mais j'avais un besoin primordial de m'exprimer, c'était une question de survie. L'arrivée du punk rock a tout chamboulé, ça a libéré la créativité chez un tas de zonards comme moi qui n'étaient absolument pas musiciens à la base. Une période où j'étais tout le temps défoncé : au LSD, à la colle, aux amphètes... Entre 12 et 17 ans, j'ai

vraiment touché le fond. J'avais fugué en Europe, où j'échouais d'un pays à l'autre en faisant de l'auto-stop. Un jour, je me suis retrouvé en Belgique,

sous acide, à un concert de Pink Floyd. C'a été pour moi une expérience transcendantale qui est restée à jamais imprimée dans mon ADN ! Après des années de vagabondage et de galère sur lesquelles je préfère ne pas revenir (il fera quatre mois et demi de prison en Israël à l'âge de 16 ans pour deal de haschich, ndlr), j'ai fini par repartir à Los Angeles. C'est là-bas que j'ai monté brièvement un groupe qui s'appelait Little Cripples, mais ça n'avait pas beaucoup d'intérêt. Et puis, j'ai fini par déménager à New York, il y avait à cette époque beaucoup d'émulation entre le monde de l'avant-garde artistique et la scène punk qui venait d'émerger. À ce moment-là, il y avait pas mal de musiciens qui m'obsédaient : Suicide, Throbbing Gristle, Brian Eno, Kraftwerk, Television... Je me suis inscrit en école d'art, où j'ai notamment fait la connaissance de Kim Gordon. J'ai rejoint à cette époque le groupe

« Je ne suis pas croyant, mais cette aspiration au sacré, à la transcendance, est pour moi inhérente à la condition humaine. »

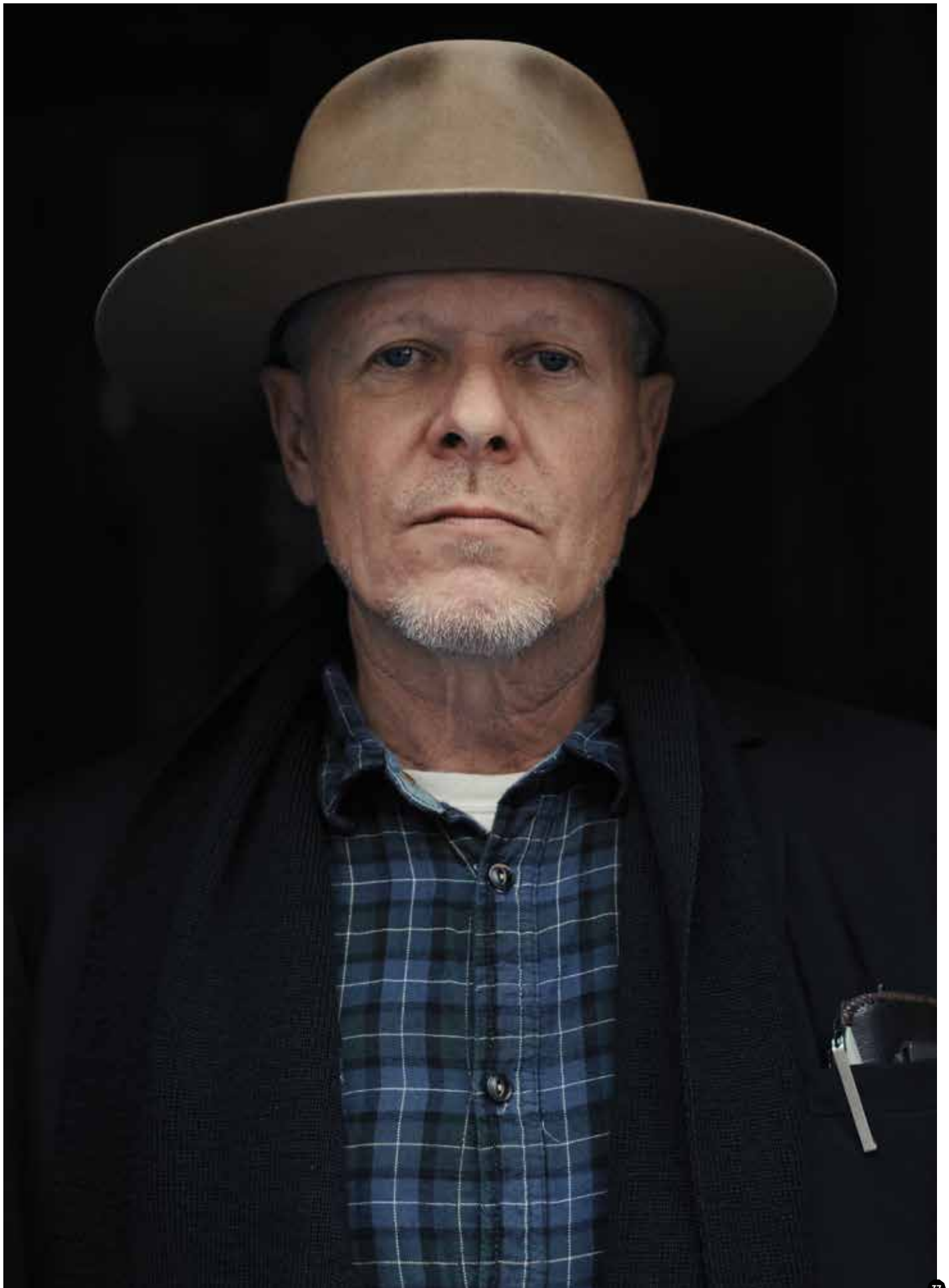
assembler les différentes séquences. La seule différence, c'est qu'on est moins nombreux que sur un plateau de cinéma. Ça reste de l'artisanat, je me sens plutôt comme un charpentier. Je ne gagne pas plus qu'un agent d'entretien au final, mais au moins je fais ce que j'aime faire.

Tu avais un film en tête quand tu as composé cet album ?

Pas consciemment, non. Sauf le morceau *Kirsten Supine*, qui est une référence au personnage de Kirsten Dunst dans *Melancholia*, un film qui m'a bouleversé.

Cela t'intéresserait-il de composer une musique de film ?

Il faudrait déjà que quelqu'un me le demande, ce n'est pas à moi de faire la démarche. J'ai fait la



Circus Mort, dont je suis devenu le chanteur, mais ce n'était pas mon propre groupe, ce n'était pas la musique que je voulais faire. Je voulais créer une musique vraiment extrême. J'ai enfin monté Swans, ç'a été un vrai déclencheur, et aussi un catalyseur de toute la violence que j'avais subie dans les premières années de ma vie. C'était très libérateur pour moi de faire une musique très instinctive, bruyante et viscérale. Le punk a vraiment été vécu comme une libération pour plein de gamins, tout à coup la musique pouvait être immédiate sans passer par l'apprentissage d'un instrument. On tirait profit du fait de ne pas savoir jouer, être dissonant devenait un atout. Sur les premiers albums de Swans, il n'y avait pas la moindre recherche de mélodie, nous rejetions les progressions d'accords et les structures traditionnelles, il y avait juste ce groove de basse et cette batterie assénée le plus lourdement possible. On se foutait que ça plaise ou pas, on voulait surtout que notre musique fasse l'effet d'un coup de poing. Mais contrairement à ce qui a été dit, nous n'avons jamais exercé de violence à l'encontre du public. Nous ne cherchions pas la confrontation, mais à vivre une expérience extrême dans l'instant présent, sans savoir à l'avance ce qui allait se passer ni comment le public allait réagir. Mon approche de la musique a changé au

« On se foutait que ça plaise ou pas, on voulait surtout que notre musique fasse l'effet d'un coup de poing. »

fil des ans, mais avec la nouvelle formation de Swans, je voulais retrouver cette puissance sonore tout en couvrant un spectre plus large dans les arrangements, les textures et les dynamiques.

As-tu conçu les trois derniers albums comme une trilogie ?

Je ne conçois rien à l'avance, ces albums se sont construits spontanément au fur et à mesure qu'ils prenaient forme, au fil des sessions. Certains textes et certains arrangements peuvent changer du tout au tout à la dernière minute et se transformer encore en quelque chose de radicalement différent quand on les joue live. C'est un processus organique qui s'auto-régénère en permanence.

Peux-tu nous parler de ce processus de composition ?

C'est assez informel, il n'y a pas de règle stricte. Mais la plupart du temps, je commence par composer quelques lignes rudimentaires de guitare acoustique et je les soumetts aux autres musiciens qui les réinterprètent avec toute la puissance de l'amplification, en y apportant leur propre touche. On improvise autour de cela jusqu'à ce que la structure se forme d'elle-même. Je ne me fixe



CHRONIQUE



TO BE KIND

5
SURS

» SWANS » MUTE

Aucun mot n'est assez fort pour décrire la sensation d'élévation que tout être normalement constitué devrait ressentir à l'écoute de cet album monstre (deux heures et des poussières) qui fait l'effet d'un psychotrope surpuissant. Le groupe testostérone de

Gira, qui a eu la galanterie de convier des artistes de la gent féminine (St. Vincent, Little Annie, Cold Specks), atteint là un acmé de béatitude sonore et de charge émotionnelle, alternant bastonnades au groove chaloupé (*Screen Shot*, *A Little God in My Hands*, *Oxygen*) et ballades au long cours qui entrent en combustion spontanée (*She Loves Us*, *To Be Kind*). Puisant dans la ferveur d'une americana teintée de liturgie (Earth et Penderecki en courant alterné) et portée tout du long par des dynamiques musculeuses (*Can meets Glenn Branca*), Swans délivre un chant d'amour dont la brutalité tend inlassablement vers l'extase. Le climax est à son comble sur le dyptique *Bring the Sun/Toussaint L'Ouverture*, élégie de trente-quatre minutes qui invoque la figure du révolutionnaire haïtien et célèbre la libération des Noirs dans un crescendo d'harmonies atonales, en ascension vers le nirvana. Pour faire ainsi don de soi, Gira aurait-il retrouvé foi en l'humanité ? JULIEN BÉCOURT

aucune règle préétablie. C'est comme les paroles, il m'arrive parfois de les écrire avant, parfois après, parfois au cours de l'enregistrement.

Les structures sont pourtant complexes, avec un instrumentarium plus étoffé que par le passé. Tu avais depuis longtemps des ambitions orchestrales ?

Je voulais surtout retrouver cette sensation de puissance électrique, de « physicalité » du son, avec des dynamiques très puissantes. Il n'y a qu'à un volume très élevé d'amplification qu'on peut s'immerger complètement dans le son et s'y abandonner jusqu'à perdre pied. Ce n'est rien d'autre qu'une quête extrême de l'extase, de la joie la plus profonde. En cela, *To Be Kind* se rapproche du gospel.

Sur scène, tu me fais parfois songer à un prédicateur sorti d'un roman *southern gothic* à la Faulkner. Comment perçois-tu ces évangélistes et autres adventistes frappadings du Sud et du Midwest ?

Je me suis intéressé à un moment aux télévangélistes, mais sans la moindre fascination, seulement parce qu'ils incarnent ce qu'il y a de pire aux États Unis : le fanatisme religieux, le racisme, la bêtise crasse... C'est une propagande continuelle à la télé et à la radio, un vrai lavage de cerveau. Quand j'étais étudiant, je me suis intéressé à toutes ces tactiques publicitaires, ces techniques de propagande : les slogans, les stratégies visuelles... Je voulais user des mêmes codes agressifs et de leur impact sur le subconscient pour en révéler l'hypocrisie intrinsèque, le versant négatif. Ça a beaucoup inspiré ma manière d'écrire. Tout comme l'écrivain Jerzy Kosinski (l'auteur controversé de *L'Oiseau bariolé*, ndlr). Dans son livre *Des pas*, il décrit avec une neutralité froide, presque clinique, des scènes d'une violence et d'une cruauté absolues. Il a beaucoup été décrié, car c'était un manipulateur et un sociopathe. J'ai découvert ses livres à la même époque où j'ai vu pour la première fois *Taxi Driver*. C'était en adéquation parfaite avec l'atmosphère new-yorkaise de l'époque. J'ai aussi été inspiré par la lecture de Joseph Conrad et d'Alain Robbe-Grillet.

Tu as d'ailleurs toi-même écrit un livre de nouvelles (*The Consumer*, traduit en français par *La Bouche* de Francis Bacon et édité par Laurence Viallet). As-tu d'autres projets d'écriture ?

Je n'ai pas le temps, la vie est trop courte pour cela. J'ai consacré deux ans de ma vie à écrire ces nouvelles, à une période difficile qui est loin derrière moi (ces écrits remontent à 1993-1994, ndlr). À l'heure actuelle, je suis bien trop occupé avec Swans pour songer à écrire un autre livre. Je suis avant tout un homme d'action, j'ai besoin de m'investir physiquement dans la musique.

Tu utilises souvent un bourdon d'orgue au début des concerts, on songe à la filiation minimaliste : La Monte Young, Tony Conrad,

« Je suis avant tout un homme d'action, j'ai besoin de m'investir physiquement dans la musique. »

Éliane Radigue ou Charlemagne Palestine, dont tu as sorti un disque sur ton label Young God.

Oui, je suis un grand admirateur de l'école minimaliste, en particulier de Steve Reich et de Terry Riley. De Philip Glass, un peu moins. J'aime la manière dont ces compositeurs se servent de la répétition, la manière dont les boucles s'enchevêtrent et se décalent progressivement. C'est une musique qui donne l'impression d'être statique et répétitive alors qu'elle change en permanence, en fonction de cycles très précis. J'ai aussi été énormément marqué par le jeu de John Cale sur le morceau *We Will Fall* des Stooges, c'est une chanson dont je ne me lasse pas, je l'ai entendue la première fois dans un bar en Allemagne, je n'avais pas plus de 14 ans. J'ai aussi toujours adoré le son de guitare des Byrds, qui s'apparente presque au bourdon d'un sitar.

On perçoit bien cet héritage du bourdon et de la musique répétitive sur *To Be Kind*. Notamment la manière dont les morceaux évoluent par cercles concentriques, comme des mantras. Comment te sont venues les paroles de *Screen Shot*, cette litanie de tournures négatives ?

Je cherchais à faire naître cette idée d'acceptation dans le renoncement, cette volonté de se perdre dans une totalité. Trouver sa voie par la réfutation, par la négation. J'avais en tête la doctrine bouddhiste, l'absence de tout désir. J'ai pratiqué la méditation pendant une période de ma vie et j'ai adopté certains principes du zen – la discipline, essentiellement. Sans être rigoriste pour autant.

T'intéresses-tu aux théories de John Cage, qui était un adepte du zen ?

Cage avait de toute évidence des idées intéressantes sur la musique, notamment sur l'incorporation de l'environnement sonore qui nous entoure et du hasard dans la composition, mais sa musique en elle-même m'a toujours fait prodigieusement chier. C'est beaucoup trop maniériste pour moi, je recherche exactement l'inverse : l'excès, l'outrance, la démesure...

***To Be Kind* comporte néanmoins des morceaux contemplatifs, presque tendres par moments. Aurais-tu chassé tes vieux démons ? Serais-tu apaisé ?**

Si tu demandes aux personnes de mon entourage, je ne pense pas qu'elles diraient ça de moi (sourire). Je le concède, je ne suis pas la personne la plus sociable du monde. Mais je ne vais pas te dire que je suis un vil misanthrope alors que je suis un bon père de famille. Disons que j'apprécie toujours autant la solitude.

Il y a plusieurs *featurings* féminins sur l'album, notamment Annie Clark, alias St. Vincent...

« Je me réjouis de constater que notre audience s'est diversifiée, et qu'il y a notamment de plus en plus de jeunes filles qui assistent à nos concerts. »



D.R.

Oui, je l'ai rencontrée par le biais de notre ingénieur du son, qui a également enregistré ses albums. Il m'a dit qu'elle était fan de notre musique et l'a convaincue d'enregistrer avec nous. C'est une jeune femme qui a un talent fou, une musicienne incroyable avec un jeu de guitare bien à elle et un timbre vocal exceptionnel. Elle peut chanter sur plusieurs octaves sans faire une seule fausse note. Elle est restée six heures dans le studio à chanter avec moi. Cold Specks chante aussi avec elle sur *Bring the Sun*, je voulais apporter cette tonalité gospel et ça fonctionne à merveille.

Tu as également invité Little Annie sur le morceau *Some Things We Do*...

Oui, elle est fabuleuse ! Elle chante également avec mes amis du groupe Larsen, qui ont fait la première partie de Swans il y a quelques années. C'est comme ça que je l'ai rencontrée. Elle possède un timbre vraiment singulier, et je trouve que nos deux voix se marient bien. Je ne voulais absolument pas y impulser de l'émotion ou de la personnalité, je cherchais au contraire à ce que le ton soit le plus neutre possible. Je voulais qu'on entende simplement deux êtres humains qui énoncent ce que font tous les êtres humains. Il pourrait s'agir de n'importe qui.

Tu as enregistré au Ranch Studio, au Texas. Les morceaux ont-ils été enregistrés live ou y a-t-il un gros travail de mixage ?

Ça dépend, la plupart ont été enregistrés live, à l'exception de certaines prises vocales. D'autres



D.R.

voix ont été enregistrées complètement live, sans casque. J'aime particulièrement le mixage de *Just a Little Boy*, qui n'aurait pas pu être obtenu live. Ma voix a été enregistrée séparément, le mixage final conserve ces dynamiques profondes que j'apprécie beaucoup. C'était un morceau plus *heavy* à l'origine, mais j'ai décidé de changer cela, ça ne fonctionnait pas bien dans l'assemblage final des morceaux.

Tu as la réputation d'être un perfectionniste...

Je le suis. Mais il faut surtout féliciter John Congleton, qui est un ingénieur du son exceptionnel. Après trente ans, je suis toujours un piètre guitariste, techniquement parlant, mais je sais obtenir le son que j'ai envie d'entendre. Je suis entouré de musiciens qui sont bien plus compétents que moi, et j'arrive à leur montrer comment je veux que ça sonne à partir de quelques riffs, sans même connaître les grilles d'accords. Disons que je sais exactement où je veux aller, et je parviens à donner des indications précises.

Ton public s'est rajeuni depuis 2010.

Comment perçois-tu ce renouvellement ?

Je me réjouis de constater que notre audience s'est diversifiée, et qu'il y a notamment de plus en plus de jeunes filles qui assistent à nos concerts. Dieu merci, nous ne nous produisons pas devant un public de quinquas habillés en noir ! ♠